

Le Bus et moi

Quelques circonstances particulières m'ont conduit, ces jours-ci qui connurent mes quatre-vingt-dix berges, à refaire connaissance avec le réseau bus d'Île-de-France-Mobilités. C'est, je crois, ainsi que l'on désigne aujourd'hui notre vieille RATP.

Mes derniers souvenirs, j'en crois à peine mes méninges fatiguées, remontent à 1954 et au bus à plateforme extérieure qui nous menait, parfois rudement, de la Cité U à l'École du Boulevard de l'Hôpital ; le 67, si je me souviens bien.



Rien à voir. Il n'y a plus de file d'attente et il n'est plus possible de monter ou de descendre en marche. Il y a même des abris aux arrêts, munis d'indicateurs numériques d'horaires et de bancs. De solides bancs métalliques tellement lisses que votre gravité seule vous entraîne dans un glissement continu et pernicieux vers l'avant, comme le faisaient antan les sellettes de justice dont on sciait les pieds.

Les bus que j'ai pris étaient tous électriques. Deux critères permettent de le déceler :

- Les bruits et les silences des moteurs sont totalement indépendants des mouvements du châssis ; on accélère aussi bien dans un silence absolu qu'on vrombit à l'arrêt.

- les accélérations et les décélérations ont la même vigueur, ce qui vous interdit la position debout et

compromet la position assise, tant les sièges deviennent alors aussi glissants que ceux des abris.

La population est composite, dans le plus large camaïeu des ocres et des bruns ; comme les langues, qui m'ont paru largement échapper aux canons académiques,



surtout dans leur usage dans les téléphones portables.

Ceux-ci sont dans les mains d'au moins sept voyageurs sur dix, et occupent aussi bien leurs yeux que leurs oreilles, ainsi que celles de leurs voisins. J'y ai vu une jeune

faire défiler, pendant tout un trajet, une infinité de plats, façon vitrine animée de restaurant japonais ; une autre s'abimer, tout aussi longtemps, dans un jeu qui m'était totalement inconnu, accumulant quantité de cubes colorés...

La convivialité, me semble-t-il, en souffre ; surtout lorsque cela permet aux jeunes assis de ne point voir les vieux debout, qui lorgnent sur les sièges qu'ils occupent, réservés ou non aux handicapés. Quelques bonnes manières, cependant, échappent à ce mal vivre qui n'est l'apanage – il faut bien le dire – ni des jeunes, ni des adultes, ni des hommes, ni des femmes, ni d'aucun autre critère.

André VERDIER

2 juin 2022